

XYZ. La revue de la nouvelle

Hôtel Terminus

André Berthiaume



Numéro 30, été 1992

Les Montréal d'XYZ

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3717ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berthiaume, A. (1992). Hôtel Terminus. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (30), 18–22.

HÔTEL TERMINUS

ANDRÉ BERTHIAUME

Le bus en provenance de Rouyn déverse son lot de passagers courbatus. Puis chacun prend son élan et se rue dans le terminus Voyageur pour y être accueilli, enlacé, ou pour aller vers les toilettes douteuses ou les taxis antillais. Lui, personne ne l'attend, et il sait qu'il aura deux bonnes heures à perdre.

Avec ces minables effets tamisés, l'unique bar est bien trop déprimant pour que Simon s'y attarde. Il achète *La Presse*, jette un coup d'œil à la manchette du jour: le stade olympique est fermé, une poutre de cinquante tonnes s'est effondrée... Il décide de déposer le journal dans sa valise, sa valise dans un casier. À l'écart, un type fleurant la robine lui offre une belle montre en or, un *barguine* que Simon refuse d'un simple geste.

Il note à quelle porte arrivera l'autobus de Julie. C'est ici qu'ils ont convenu de se rencontrer. À mi-chemin, en quelque sorte, entre l'Abitibi et le Bas-Saint-Laurent. La gare aux néons jaunes paraissait l'endroit le plus approprié. Leur premier rendez-vous depuis que Julie a obtenu un poste d'enseignante à Rimouski.

Simon va se promener autour pour prendre l'air, renifler les feuilles, se dérouiller les jambes. Un bel après-midi d'automne, rouge et or. Frisquet, mais le soleil tient bon. Une caresse légère, réconfortante. Une main amicale. Il se dirige vers la rue Sainte-Catherine. Il y a bien des années qu'il n'est pas venu à Montréal — où pourtant il est né. Cette fois, il y revient avec plaisir. Surtout depuis le départ de Julie, il se sent un peu exilé dans la capitale du cuivre. L'arrêt d'autobus au coin de Saint-Hubert lui rappelle quelque chose, un amour adolescent. N'est-ce pas ici qu'il changeait de tram pour aller vers l'ouest? Sa blonde d'alors habitait à Verdun,

lui au nord de la ville, dans le quartier Ahuntsic. Ils se donnaient rendez-vous au square Dominion, à proximité du Monument aux combattants de la guerre des Boers, ou sur les bancs durs de la gare Centrale, suivant le temps qu'il faisait. La place Ville-Marie était en construction; on voyait lentement monter le complexe cruciforme — projection de la croix sur la montagne — derrière l'édifice de la Sun Life, jusque-là le plus haut gratte-ciel de Montréal avec ses vingt-six étages. Alors chacun faisait la moitié du chemin, comme aujourd'hui. La même situation sur une plus grande échelle: Simon se demande si cette coïncidence est de bon augure.

Il a connu Julie dans un petit théâtre de Rouyn. On y jouait *La Mouette* devant une salle imbuvable de cégépiens qui chahutaient, sifflaient, applaudissaient aux moments les plus intempestifs. Simon et Julie étaient assis côte à côte; ils se sont regardés, ont partagé leur exaspération — ils aimaient Tchekhov — et c'est comme ça que tout a commencé.

Il cherche un restaurant ou un hôtel à proximité du terminus. *Da Giovanni* lui rappelle de bons souvenirs d'étudiant, des sauces pimentées de promesses érotiques. Tiens, la crêperie a disparu, avec le marchand de meubles scandinaves, les soutanes et les chapelets des frères Dupuis, mais le disquaire est toujours là, converti au compact. Où aller? Vers Saint-Denis ou Sherbrooke? Pile ou face? Simon hésite un peu, le temps d'être accosté par un clochard puis, un peu plus loin, par une gamine au crâne à moitié rasé, mendiante extra-terrestre.

Simon décide de monter vers Sherbrooke, en empruntant une rue à l'est de Saint-Hubert. Mais voilà qu'une superbe Noire vient tout à coup se planter devant lui, très grande, élancée, élégante, sa longue chevelure de jais rejetée en arrière comme un beau défi. Elle s'appelle Rosaline et espère vivement qu'il n'a pas encore dîné. Il bafouille nenni, alors elle lui propose un formidable gueuleton gratuit, ce qui le fait cafouiller définitivement. Vous, ça se voit, qu'elle bonimente, vous aimez les bonnes choses, la bonne bouffe, le bon vin. Allez, pas d'histoires, suivez-moi. Et elle parle d'invités qui, figurez-vous, ne sont pas venus pour fêter le changement

d'administration. Ah bon ! Il en perd son sens radiophonique de la réplique. Si vous ne venez pas, tout va se perdre, vous comprenez, ça n'a pas de sens, on n'a pas le droit de laisser toute cette nourriture se gâter, on n'a pas le droit quand des gens crèvent la faim, un vrai festin, croyez-moi, un buffet du tonnerre des fruits de mer des viandes des salades des bonnes bouteilles venez c'est à deux pas d'ici vous ne le regretterez pas et ça ne vous coûtera pas un rond... Mais hâtez-vous, c'est pas chaud dehors, je vais pas attendre toute la journée, moi !

C'est qu'elle est à la veille de se fâcher, la Rosaline ! Avant qu'il ait eu le temps de s'allumer une petite idée, la noire Eurydice lui saisit le bras et l'entraîne avec elle. Un piège ? Une partouze élégante ? Une call-girl ? Une caméra cachée ? La façade du petit hôtel est accueillante : une belle maison de pierre qui date du début du siècle, flanquée d'une tourelle. Et, malgré tout, la jeune femme inspire confiance : Simon est un peu ensorcelé par le sourire, la voix, le parfum de la sombre comète. Les apparences, on a beau dire... Et puis ça tombe bien, ne cherche-t-il pas un hôtel pour le week-end ? Tout ne s'enchaîne-t-il pas plutôt comme il faut ?

Il la suit jusque dans l'établissement visiblement rénové, tout frais repeint. Quand il entre dans la salle à manger décorée avec goût, quelques personnes sont là qui le dévisagent, debout derrière une table qui regorge de bouffetance. Ils déposent leurs assiettes, leurs verres, saluent l'arrivée du nouveau venu par des applaudissements que la moquette et les tentures neuves assagissent aussitôt. « J'ai eu de la chance, convient Rosaline, je l'ai trouvé à deux pas d'ici ! »

Elle présente à Simon le nouveau propriétaire de l'hôtel, un petit homme rondouillard, son associé longiligne et le seul couple (de la Rive-Sud) à avoir répondu à l'invitation — sans doute par distraction. Il y a aussi deux Vermontaises bien en chair rose, fraîchement cueillies rue Ontario. Tous sont affables, avenants, un peu gris. Je repars à la chasse ! claironne Rosaline. Alors les conseils fusent de partout : Te donne pas tout ce mal, après tout je te paye pas pour ça, Rosa ! Arrive-nous pas avec des robineux ! C'est pas le *Dernier Recours* icitte ! *Please no skin heads !* Pas de crottés, pas de tapettes !

On invite Simon à se servir. Il chancelle un peu devant l'énormité de la tâche. *Open buffet!* chantonne une Ricaine qui ne doit pas fréquenter les Mormons. *Isn't that amazing?* On demande à Simon ce qu'il fait dans la vie: annonceur à la radio. Disc-jockey, speaker, speakerin. Justement, cette semaine, il s'est farci le marathon de l'*Auto-kiss*: des malades ont embrassé une auto pendant cinquante heures. (Dans l'autobus, il s'est creusé les méninges, cherchant des sujets non politiques pour alimenter son émission du soir et satisfaire son patron. Mais peut-être aura-t-il maintenant quelque chose à raconter?)

Le propriétaire l'invite à visiter l'hôtel en sa compagnie, bras dessus bras dessous. Mais Simon doit retourner au terminus, il reviendra tout à l'heure avec Julie. « J'y compte bien ! » lance le propriétaire. *Leaving so soon?... Don't worry, he's coming back with his girl friend... Isn't that sweet?*

Dehors, Simon aperçoit Rosaline qui, à l'autre bout de la rue, parle serré avec un couple incrédule, d'apparence respectable. Les apparences, on a beau dire...

De retour à la gare, Simon se rend compte qu'il a plus bu que mangé. C'est un peu étourdi qu'il regarde l'autobus de Rimouski se vider: pas de Julie. Merde. Qu'est-ce qui se passe? Aurait-elle eu des problèmes avec son flo?

Quelques minutes plus tard, Simon est de retour à l'hôtel. À son étonnement, les portes sont grandes ouvertes, comme celles d'une église le dimanche. Des feuilles jaunes viennent, l'air de rien, écornifler dans le vestibule. La salle à manger a été désertée, il ne reste que des bouteilles entamées, des cendriers fumants, des assiettes sales. Et une montagne de bouffe intacte. Le silence, insolite, inonde l'hôtel comme une eau morte. Où est passé tout le monde? Simon parcourt les lieux en tous sens, personne. « Je peux téléphoner? » hurle-t-il bêtement. À la réception, il fait un appel (à frais virés, en toute honnêteté) à Rimouski, mais pas de réponse là non plus. Merde. Qu'est-ce qui se passe là-bas? Qu'est-ce qui se passe ici?

Simon s'installe seul à la grande table comme un souverain déchu. Tristesse, perplexité. Il se remplit consciencieusement une

assiette, puis un verre. Quand je vais raconter ça à Julie... Mais non, je ne vais rien raconter à Julie-de-Rimouski, elle n'est pas venue. Il se demande s'il ne devrait pas aller chercher du monde au terminus ou dans la rue, comme Rosaline. Des ventres creux, des ventres pleins, qu'importe. Un commando de goinfres, une armée d'Obélix. Toute cette bouffe à balancer, ça n'a pas de bon sens. Il s'interroge sur les zouaves qui étaient là tout à l'heure: des imposteurs? Va-t-il trouver les vrais propriétaires ficelés ou étranglés au fond d'un placard?

— Bonjour.

Il a sursauté. Pourtant, la voix est douce, musicale même, se marie bien aux tentures. Une silhouette féminine se profile dans l'embrasure avec une petite valise.

— Je viens pour une chambre. J'ai fait une réservation.

Elle sort évidemment de la gare des autobus. Ses mots sont bien comptés, bien détachés. Simon, comme un pro, se lève pour l'accueil. Avec son imper boutonné jusqu'au cou comme une soutane, elle fait jeune fille rangée. Mais les apparences, après tout...

— Entrez, je vous en prie. Avez-vous mangé? Avez-vous faim? Vous voyez cette table? Laissez-moi vous expliquer.

XYZ